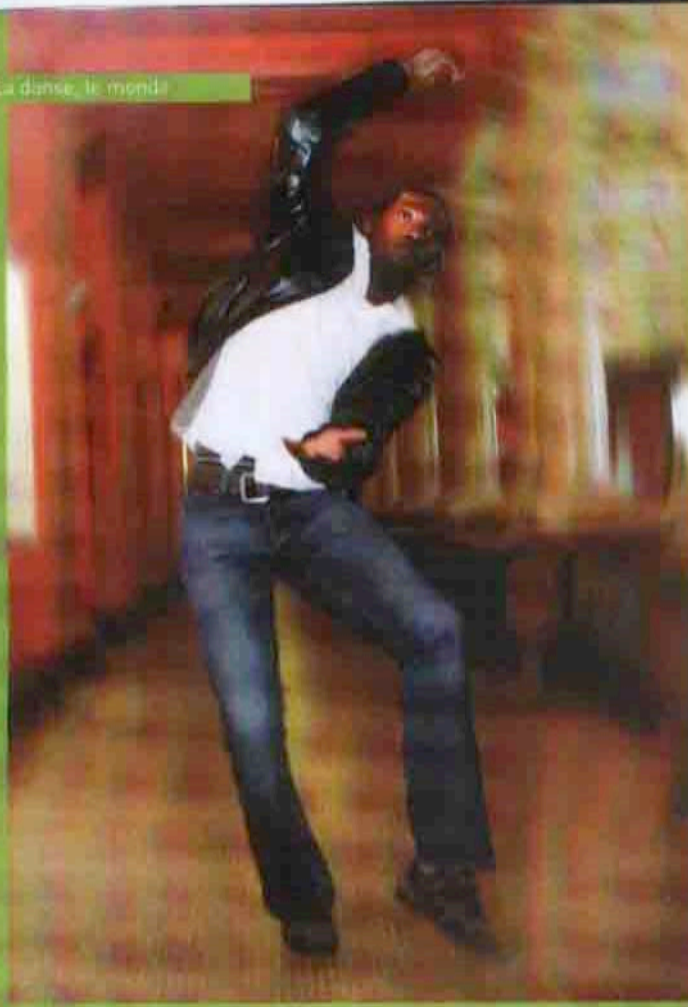


Danser
Septembre 2006

A Benguer

Biennale de Lyon

La danse, le monde



Le chorégraphe burkinabé Serge-Aimé Coulibaly.

valeur de la danse traditionnelle, qu'on faisait avant un peu n'importe comment ». Cherchez l'erreur. L'erreur, c'est de s'épuiser autour d'un modèle de style contemporain, qui ne peut se décréter, et encore moins se décalquer de la seule danse occidentale. Ce qui est très contemporain, c'est l'ensemble de ce phénomène d'ouverture au monde, de circulation, de cohabitation entre références et styles très divers.

À ce stade, il n'en découle pas toujours une esthétique très affirmée. En revanche, il s'y forge une attitude qui refuse de seulement poursuivre un héritage ancien. Bien entendu, les foules de Ouagadougou, qui ont d'autres soucis et habitudes culturelles, vivent loin de ces questions et boudent les salles (mais en matière d'engouement pour l'expression contemporaine, fait-on tellement mieux en France, si on compare les contextes et les moyens engagés ?) Est-ce à dire que ces nouvelles danses d'Afrique ne seraient que perte d'âme, pour se vendre aux payeurs occidentaux ?

Quand on lui demande ce que lui inspire le mot « ville », le chorégraphe Serge-Aimé Coulibaly relève d'abord les termes du dialogue : « La ville est l'espace naturel de mon inspiration et de mon questionnement par rapport aux problèmes essentiels de la jeunesse dans ce monde. Quelle que soit la ville, on trouve les mêmes quartiers administratifs, les mêmes quartiers commerciaux, les mêmes quartiers de riches, les mêmes quartiers de putes, les mêmes zones d'exclus. Par les télévisions et internet, les jeunes des villes du monde entier sont confrontés aux mêmes problèmes identitaires, de chômage, et d'envie d'ailleurs ». ♦

PIERRE

Serge-Aimé Coulibaly

Lorsqu'Alain Platel reçoit mille deux cents dossiers pour auditionner, ce qu'il recherche n'est pas le meilleur de la technique, mais le plus fort des personnalités qui nourrissent la danse. Serge-Aimé Coulibaly, danseur burkinabé qui avait tout mené en franc-tireur, reçut de lui cette formidable récompense en intégrant les Ballets C. de la B. au moment de *Wolf* (2003)

À Ouagadougou, il s'était convaincu qu'on reste trop loin du monde, qu'on voit trop peu de danse, qu'on fait trop peu de stages ; qu'on tourne en rond, en subissant toujours les mêmes influences : « C'est un provincialisme, on finit par croire que la danse se résume à Brumachon, Mathilde Monnier et Salia nī Seydou. En arrivant en Europe, j'achetais tous les numéros de *Danser*, pour les lire et les envoyer à Ouaga ».

Fils d'enseignant, pétri des accents de la révolution de Sankara, vite autonome, Serge-Aimé Coulibaly est de tous les clubs de théâtre, puis de la compagnie Feeren, la plus novatrice de Ouagadougou. Les limites entre danse et théâtre y sont volontiers floues. À cet impétueux, on confie les spectacles d'ouverture

de la Coupe africaine des nations, ou du festival de cinéma africain Fespaco.

Vite il croise Seydou Boro, qui est en train d'exploser en France. Il décide que ce sera sa voie. Mais n'attend pas les aides, l'Afaa, etc. Pianote sur internet, détecte des offres. Effectue son grand départ. Et rame entre Paris, Lille et Gand à la façon des clandestins.

En 2008, il orchestre la parade de Liverpool – Capitale européenne de la culture. A Lyon ce mois-ci, il crée *A Benguer*. Cette pièce, il l'a préparée dans son pays, avec danseurs et musiciens de là-bas, au ras des difficultés du terrain. Son principal interprète est emporté par la maladie au soir même des avant-premières. « Cette pièce contient tout mon projet poétique » assure-t-il. Rare parmi les chorégraphes contemporains, il s'appuie non sur la danse hip-hop, mais sur la puissante poésie des chanteurs rap de son pays. *A Benguer*, c'est le rêve du grand départ, que se racontent les jeunes bière après bière, et qui finit contre des grillages à Ceuta et Melilla.

G. M.